

DERNIÈRE IDENTITÉ

Leilac Leamas

© 2025 OCTÁVIO VIANA | SILENT PEN ®

Dernière Identité

Publié aux États-Unis et dans l'UE

Première impression 2025 (1ère Édition)

Référence Interne SP2025.02 | 29.04.2025 | 11:51

silentpenltd@gmail.com

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris photocopie, enregistrement ou autres méthodes électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur, sauf dans le cas de courtes citations intégrées à des analyses critiques et certains autres usages non commerciaux autorisés par la loi.



*Aux Don Pablos de ce monde
ceux qui refusent de plier l'échine,
même avec la lame dans le ventre.*

*Aux Francescas
qui mordent le sang et crachent le feu,
même si leurs poignets tremblent.*

*Aux Mariangelas
qui se brisent de l'intérieur et reviennent par volonté,
car c'est là seulement que réside la liberté de l'amour.*

Prologue

Il a plu toute la nuit. Pas une pluie décente, frontale, mais une sorte de souffle humide qui s'infiltrait par les fentes du balcon et me rongait les os. La pierre goutte encore. Et moi, sans sommeil, sans remords, juste avec cette inquiétude douce de celle qui ne sait pas si elle a survécu à la nuit ou si elle n'est simplement pas morte assez.

Hier, à table, le silence était plus dense que le vin. Francesca a peu parlé. Ses yeux, toujours un peu voilés, fouillaient en moi comme s'ils cherchaient une faille, un frémissement, ou une réponse que je n'ai jamais promis de donner. Elle m'a dit qu'elle revenait aujourd'hui. Ou peut-être n'a-t-elle rien dit. Je ne distingue plus ce qui se dit de ce qu'on aurait voulu entendre.

Mariangela n'est pas venue. Pas un message. Pas une absence explicite. Juste son vide — celui-là sait toujours arriver, ponctuel, presque élégant. Son absence a une odeur. Un parfum sec, avec des notes d'ironie et de basilic — une trace qui me colle à ce que je n'ai jamais su être.

Je suis sortie avant la lumière. J'ai pris le manteau marron, celui des nuits froides à Ferrare, celui qu'elle m'a arraché un jour dans le couloir d'un hôtel sans nom. Il faisait chaud, mais j'en avais besoin. Comme si le tissu savait des choses que la peau a déjà oubliées.

Je me suis assise sur le rocher où la mer frappe de travers, tout au bout du vieil escalier. J'ai entendu les mouettes mentir au ciel et j'ai senti le sel sur mes chevilles, comme si je recevais des coups de pied

d'une enfance perdue entre les aéroports. J'avais le papier dans la poche. La lettre que j'ai écrite pour elle et que je n'ai pas eu le courage d'envoyer. Stupide. Belle. Crue.

« Si tu viens, j'ai du vin et tout mon silence. Si tu ne viens pas, que le vin me fasse taire. Francesca a la nuit, toi tu as le doute. Choisis. Ou laisse-moi tomber. »

J'ai lancé le papier à la mer dans une bouteille. Un geste de carte postale, je sais. Mais il le fallait. J'avais besoin de faire semblant qu'il y avait encore un destin, un courant... un hasard. Que quelque chose me ramènerait à moi-même. Puis j'ai entendu le bruit d'une voiture qui montait : un vieux moteur ; une odeur de diesel ; et la terre mouillée collée aux roues. Je ne me suis pas retournée. J'ai appris que ce qui vient, vient toujours quand on n'attend plus. Ou quand ça n'a plus d'importance.

Aujourd'hui je sais : il n'y a plus de déguisements. Il ne reste que les restes. Le corps, la mémoire et la fatigue. Le nom Leilac, ne me protège plus. Tout le monde sait déjà qui je suis. J'ai laissé faire, avocats, juges, espions, amants... tous.

Peut-être que le dernier déguisement, c'est d'écrire.

Ou de mentir que je sais encore aimer.

1

Le Poids des Briques de Don Pablo

Scopello, 18 avril 2025

Don Pablo traînait. Littéralement. Ses pieds, qui avaient déjà dansé sur les marchés comme on foule le raisin pour du vieux vin, traînaient maintenant comme des briques lourdes dans la boue de la Vinagra. On voyait les traces dans la poussière, comme les sillons d'un bœuf fatigué. Parfois, il donnait des coups de pied aux poules. D'autres fois, à des chiens errants. Mais c'était plus de la rage contre lui-même que contre les bêtes — ça, je le savais. Parce que moi aussi, je la sentais. La différence, c'est que lui ne cachait plus rien. Moi, j'essayais encore de masquer avec des phrases courtes et de longues marches.

Ce qui l'avait brûlé, ce n'était pas seulement l'argent. Plus d'un million, oui. Mais ça, pour Don Pablo, c'était comme perdre une dent en or dans une rivière : on plonge, on fouille, et on revient avec une autre — ou deux. Ce n'était pas l'argent. C'était cette putain d'injustice. L'arnaque. Avoir cru en quelqu'un — un de ces fils de pute en costume à rayures sur mesure, cheveux lissés en arrière à l'huile de thon et discours de bonimenteur — et avoir été trahi dès la première conversation. C'est ça qui l'a baisé. La confiance comme un fil barbelé autour du cou l'empêchait encore d'avalier le résultat — et moi aussi.

Et moi... moi je n'ai pas su le protéger. Ça me ronge. Parce que j'ai essayé. J'ai tourné en rond. Passé des coups de fil à des heures impossibles. Joué dans les règles, ce qui revient à essayer d'apprivoiser un ours avec des mots doux.

Pour le sauver, il aurait fallu franchir la clôture. Entrer et tout faire sauter de l'intérieur. Toucher là où il ne fallait pas. Briser des codes et violer des firewalls humains et juridiques. Débrancher des gens avec la même froideur qu'on débranche des machines. Sacrifier le dernier bout de légalité qu'il me restait encore.

Mais j'ai hésité. Et dans cette hésitation, il a brûlé.

Je ne l'ai pas fait. Et maintenant je me demande si j'ai échoué par prudence ou par lâcheté.

Mariangela n'est pas venue. Ça n'a pas aidé. Pas un message, pas un bruit dans la nuit. Je suis restée avec le vin servi, la bougie allumée et la tête de celle qui attend un miracle dans un troquet abandonné. Son absence s'est collée à ce que je portais déjà de Don Pablo et ensemble ils ont formé une pâte dense, aigre-douce, qui m'a bouché l'estomac.

Ce qui m'a sauvée, c'est d'être à Scopello.

Parce qu'ici, même l'échec a un bruit de mer.

Et ça, d'une certaine façon, ça me rappelle que je suis vivante.

Le téléphone a sonné avec ce bruit sec, rétro, presque insultant, qui me prend toujours au milieu d'une pensée. Dans ces deux secondes avant de voir le nom sur l'écran, j'ai espéré que ce soit elle, Mariangela. Pas avec des explications, j'en ai ma claque, mais avec un geste simple, ferme et concret : « En retard. Je suis arrivée. Je suis à la maison, à Scopello. J'ai ouvert une bouteille pour respirer. Viens. »

Cette image — elle, les cheveux lâchés n'importe comment, la bouteille sur la table en bois massif et ce regard de celle qui sait que revenir est plus difficile que partir — c'était ma seule demande non écrite à l'univers.

Mais ce n'était pas elle.

C'était Francesca.

J'ai décroché avec ce ton à moitié avalé, entre l'espoir brisé et la politesse automatique.

« Vieni a pranzo. Voglio che conosca una persona, » dit-elle, sans détour.

Ce n'était pas une invitation. C'était une convocation. Francesca n'invite pas, elle décide. Et qui ne vient pas est lu comme un lâcheur.

Je n'ai pas demandé qui. Mais j'ai imaginé. Peut-être ce type, le Sicilien émigré en Amérique, qui a fui les folies de Trump et est revenu cultiver des tomates et distribuer du sarcasme dans les bars de Palerme. Il avait la tête, d'après les récits de Francesca, de quelqu'un qui a survécu à trois coups d'État et deux mariages foireux.

Bien sûr que j'irais.

Qu'est-ce que je pouvais foutre d'autre ? Rester là à ruminer l'absence de Mariangela, à imaginer des dialogues qui n'ont jamais existé, ou à réécrire la lettre que je n'ai jamais envoyée ?

Les vacances judiciaires touchaient à leur fin, oui. Mais grâce à la toile absurde des jours fériés nationaux, le 25 avril, jour où le Portugal va mettre des œillets sur les épaules et faire semblant de croire encore à la liberté, m'offrait un petit miracle : quelques jours de suspension en plus, encore un peu de rien avant que le monde recommence à me juger.

J'ai respiré profondément, regardé la mer avec cet air de quelqu'un qui sait qu'il va y aller, mais n'attend rien.

J'ai compris que le monde ne me devait rien. Mais la justice, elle, continuait à devoir au Don Pablo.

Et moi, je n'ai pas encore décidé si je vais encaisser avec reçu ou avec de la poudre.

J'ai enfilé la chemise en lin gris — celle que Mariangela détestait — et je suis parti avec la démarche de quelqu'un qui a déjà perdu plus qu'il ne veut l'avouer, et j'y suis allé.

Parce que, parfois, la seule façon de ne pas couler, c'est d'avancer vers l'absurde suivant.

2

Déjeuner avec Francesca

Palerme, 18 avril 2025.

Le jardin se cachait derrière un portail en fer forgé, tordu comme une pensée à la veille d'une trahison. L'entrée était discrète : une marche fendue, deux bougainvilliers en guerre contre le mur et l'odeur impossible du thym brûlé. À l'intérieur, le temps avait des dents. Il ne dévorait pas, il rongait, recrachait et léchait les restes. L'Osteria dei Vespri était une vieille bouche, sophistiquée à l'extérieur et avec des gencives de bête domptée à l'intérieur. Elle ne parlait pas, elle ruminait. Un lieu, civilisé seulement en surface. Deux tables occupées. Trois serveurs en mode spectral. Et une lumière de fin avril qui s'appuyait sur les objets comme si elle s'excusait d'être née belle et honteuse de sa propre transparence. Une lumière qui ne voulait pas être remarquée, mais qui révélait tout, de l'ongle usé de la chaise du coin à la tache de vin que quelqu'un avait tenté d'oublier dans une serviette en tissu pliée avec rage.

Francesca était déjà assise. Jambe croisée avec cet ennui performatif qu'elle utilisait toujours quand elle voulait paraître absente. La cigarette éteinte entre les doigts — seule la cendre encore vivante.

« Tu es en retard. »

« Le monde ne finit pas à l'heure qui t'arrange, » lui ai-je dit, en m'asseyant sans me presser.

Elle n'a pas souri. Elle a levé le menton. Et c'est là que j'ai vu l'homme.

Tancredi Lo Presti.

Il était debout, adossé au pilier comme s'il faisait partie de la structure du restaurant. Grand. Ossature aiguisée, comme si le crâne voulait percer le monde. Peau brûlée par le soleil et le chagrin. Une veste en lin beige, froissée comme les âmes qui ont traversé trop de frontières. Et des yeux — putain, ces yeux — comme si quelqu'un avait jeté deux pierres de lave à la mer et qu'elles avaient appris à regarder.

« Voici Leilac, » dit Francesca, sans me regarder. « L'homme dont je t'ai parlé. »

Tancredi n'a pas tendu la main. Il a fait un geste presque imperceptible de la tête, comme s'il acceptait mon existence, mais pas ma présence.

« Et toi, tu es ce Sicilien qui parle avec les Californiens. » — Je lui ai désigné la chaise. « Assieds-toi. Francesca n'invite que des monstres ou des alliés. Je n'ai pas encore décidé ce que tu es. »

Il s'est assis. De côté. Comme quelqu'un qui veut être prêt à se lever à tout instant. Le serveur s'est approché. Francesca a commandé un Passo del Lupo, Nero d'Avola, sans consulter personne. Son arrogance était la même qu'avant, mais adorable. Elle choisissait le vin comme on choisit un champ de bataille.

« Francesca m'a dit assez pour que je vienne, » dit finalement Tancredi. Sa voix était grave, mais avec une sorte de sable dans les intervalles. « Mais pas assez pour que j'aie confiance. »

« Moi non plus je n'ai pas confiance, » ai-je répondu. « Mais je suis là. »

Silence.

Le vin est arrivé. Le pain aussi. Les regards sont venus. Personne n'a touché à rien.

« L'algorithme du X, l'ancien Twitter, ne répond plus au code. Il y a des morceaux détachés, des entropies dans le système. Ton amie ici a de l'expérience pour s'infiltrer dans des labyrinthes. » — Il a désigné Francesca du menton. « Et moi, j'ai la carte. »

Francesca a levé son verre. Elle a bu comme on scelle un pacte. Puis elle s'est adossée à la chaise, a laissé le soleil lui dessiner le profil et a parlé.

« Il a des documents. Une partie vient d'Oakland. Le reste est sur un cloud obscur utilisé depuis des années. Si ce qu'il dit est vrai, le X est manipulé de l'intérieur. »

« Je vois, » ai-je murmuré.

Tancredi s'est penché en avant. Son visage maintenant à une paume du mien. Il sentait le vieux citron et la poudre endormie.

« Toi, tu veux la justice, de l'argent et peut-être un coup de main pour attaquer Ambezzo. Moi, je veux la revanche. Francesca veut survivre. Si on réunit nos trois désirs, on peut peut-être faire un beau carnage. »

Le serveur a apporté l'antipasto — pecorino sicilien, jambon cru et artichauts en conserve maison. Le fromage était dur, comme le regard de Tancredi. Francesca a coupé un morceau et me l'a tendu avec les doigts, pas avec la fourchette. J'ai refusé. Tancredi a accepté et lui a léché les doigts sans demander la permission.

Il y avait des codes en jeu ici. Et aucun n'était de l'étiquette.

« Quel est ton prix ? » m'a-t-il demandé.

« Mon prix ? Je n'ai pas de prix. »

Il a souri. Ou presque. Un sourire avec les dents encore fermées, comme quelqu'un qui n'ouvre pas les portes avant d'entendre le tonnerre.

« Tout le monde a un prix. »

Il a bu. Puis il a essuyé sa bouche avec la serviette en tissu comme on efface une réponse.

Francesca n'a pas réagi. Pas un sourcil. Rien. Elle a juste changé de position, croisant les jambes dans l'autre sens.

« Le mien, c'est de n'avoir personne pour me commander. C'est tout, » ai-je répondu, sans trop de façons.

Tancredi a mordu un coin de sa lèvre. Il ne cherchait pas à intimider. Il jugeait.

« Je ne veux pas te commander. »

« Parfait. Parle clair. »

« Je veux que tu m'aides à détruire X. Rien de plus. »

« Dis-moi comment. »

Il prit la serviette, s'essuya la bouche. Puis parla avec une froideur calculée.

« J'ai accès à des documents internes. E-mails d'entreprise, logs de modération, scripts qui n'auraient jamais dû être utilisés, beaucoup de choses. Ça vient de l'intérieur. D'un ancien employé à Oakland. »

« Ils sont en ta possession ? »

« Ils sont sur un cloud privé. Crypté. Je te donne l'accès. Lecture seule. »

« J'ai autant confiance dans les clouds que dans les ministres des finances. »

« Je ne veux pas que tu aies confiance. Je veux que tu lises. Tu comprendras tout de suite ce que tu as entre les mains. »

Francesca posa son verre. Elle n'était pas là pour enjoliver quoi que ce soit.

« Le matériel est solide. Ce n'est pas de la merde conspirationniste. C'est technique. Et c'est organisé. Connexions directes avec des modérateurs payés, manipulation de trends, interférences dans l'UE. Surtout dans les campagnes environnementales. »

« Tu peux le prouver ? »

« Oui. Noms, dates, paiements. Certains en cryptomonnaies. Tout y est. »

« Qu'est-ce que tu attends de moi, exactement ? »

« Je veux que tu utilises ce que tu as. Tu as accès à des équipes juridiques. À des fondations, associations, tu t'entends avec la doctrine, tu connais des juges, surtout en Espagne. Tu as des contacts en Belgique. J'ai besoin de toi pour monter des class actions, influencer des eurodéputés et exposer ça comme un scandale. »

« Tu comptes sur la Cour de justice de l'Union européenne pour juger une plateforme ? »

« Je compte sur la pression. Des politiques qui ont peur, des journalistes affamés et des régulateurs qui ne veulent pas passer pour des inutiles. »

« Et tu crois que ça suffit pour faire tomber X ? »

« Non. Mais assez pour les affaiblir. Pour les forcer à vendre des actifs. Pour les faire courir après les pertes. Pour qu'ils se prennent une amende de plusieurs millions de la Commission européenne. »

ÚLTIMO DISFARCE

« Et après ? »

« Après, c'est à toi. »

On est restés silencieux. Francesca regardait son assiette comme si tout ça était normal.

« Tu sais que si je fais ça, je suis dedans jusqu'au bout. »

« C'est ce que j'attends. »

« Et ton rôle ? »

« Obtenir des données. Recouper les sources. Tout te transmettre. Disparaître à la fin. »

« Et toi, Francesca ? »

Elle me regarda sans hésiter.

« Je m'assure qu'on ne nous enterre pas vivants dans le processus. »

« Vous deux, vous vous faites confiance ? »

« Non, » dit-elle.

« Non, » dit-il.

J'ai pris une grande inspiration. Je savais ce que c'était. Je savais ce qu'ils allaient me demander ensuite.

« J'ai besoin de voir les documents. J'ai besoin de parler aux miens. J'ai besoin de garanties que ce que je vais faire n'est pas un tir dans le noir. »

« Tu les recevras aujourd'hui. À 20h. Link temporaire. Trois heures pour tout voir. Après, ça disparaît. »

« Et si c'est un piège ? »

« Alors c'est un piège sacrément bien fait. »

« Et qu'est-ce que tu gagnes là-dedans, Tancredi ? »

« Rien qu'on puisse acheter. »

« Quelqu'un te paie ? »

« Non. »

« Tu travailles pour qui ? »

« Pour quelqu'un. Quelqu'un qui veut voir X saigner. »

Je me suis levé. J'ai laissé cent euros sur la table.

« Si ce que tu dis est vrai, je commence demain. »

« Et si ce n'est pas le cas ? »

« Tu n'entendras plus jamais parler de moi. »

Je suis parti sans me retourner.

La lumière de Palerme frappait les murs pour me rappeler qu'il faisait encore jour. Le monde était pourri. Mais au moins, il restait une façon d'ouvrir les bonnes blessures.

Je suis sorti et le soleil m'a frappé comme une sentence brève.

Palerme sentait... Palerme, avec cette odeur propre à la pierre calcaire et aux fruits pourris. Palerme est toujours plus honnête les jours laids et malodorants. La beauté là-bas avait de la poussière dans les coins et ça me consolait.

Les rues vibraient du vacarme des vieilles voitures, des voix des vieux encore plus vieux, et de la hâte de ceux qui n'ont jamais eu le temps d'être jeunes. J'ai marché sans penser au chemin. Le corps avançait, le reste non.

J'ai traversé la rue, non pas avec la hâte de celui qui veut arriver nulle part, mais parce que je ne voulais pas rester là.

J'ai pensé à Mariangela. Encore. C'est une plaie. Elle ne vient pas. Elle ne prévient pas. Elle ne dit pas un putain de mot. Elle se dissout juste, lentement, comme un comprimé dans l'eau, laissant un goût amer et des bulles au fond de la poitrine.

J'ai sorti le téléphone. Rien.

Des messages ? Aucun.

Appelé ? Non.

Je n'ai jamais appelé ceux qui me laissent parler tout seul. C'est une règle simple. Peut-être stupide.

J'ai entendu des pas derrière moi.

Francesca arrivait en courant. Ses talons frappaient le pavé comme si c'était la guerre.

« Leilac. »

Je me suis arrêté. Je ne me suis pas retourné tout de suite. J'ai attendu qu'elle se colle à moi avec le corps, pas avec des mots.

« J'ai besoin que tu réfléchisses à ça, » dit-elle, essoufflée.

« J'y réfléchis déjà. »

« Pas comme opérateur. Comme homme. »

« Je ne sais même pas si je suis encore ça. Qu'est-ce que tu veux ? »

« Je veux ça. Ce projet. Toute cette merde. »

« Pourquoi ? »

Elle m'a attrapé le bras. Serré. Les ongles courts. Il y avait de la rage là-dedans.

« Parce que je suis en train de mourir à l'intérieur. Et tu sais ce que c'est. »

« Va à Rome. Demande ta réintégration à la DIA. Ils t'accepteront de nouveau. Tu me l'as écrit toi-même. »

« Je ne veux pas. Rome est pourrie. Et j'ai déjà tout donné. Je veux travailler comme toi. Avec les miens. Sans uniforme. Sans dossiers officiels. »

« Et tu crois que c'est différent ? »

« Non. Mais au moins je choisis. Au moins je suis vivante. Tu comprends ? J'ai besoin d'être vivante. J'ai besoin de me réveiller et de devoir décider si je mens ou pas. Si j'aide ou si j'emmerde quelqu'un. J'ai besoin de ça. J'ai besoin de me salir les mains à nouveau. »

On est restés silencieux. La circulation faisait un bruit sourd, comme si elle respectait cette sorte de désespoir en elle.

« Et si ça tourne mal ? »

« Si ça tourne mal, au moins j'aurai brûlé avec dedans. Je n'arrive plus à regarder la vie de l'extérieur. Je ne veux plus être spectatrice aux ordres des autres, d'un État, de chefs bureaucrates. Je veux bouger, je veux pousser, je veux déchirer. »

Elle m'a regardé. Cette fois, sans armure. Les yeux mouillés, mais secs à l'intérieur. C'était de l'épuisement, pas de la tristesse.

« Tu crois vraiment qu'on peut faire tomber X ? Qu'on peut blesser Ambezzo ? »

« Je ne sais pas. Mais on peut faire des dégâts. »

« Bien ! La vérité, c'est que tant que je fais ça, j'arrête de penser. »

« À Mariangela ? »

« Ne dis pas son nom. »

Elle a acquiescé. Elle savait.

J'ai respiré lentement. Une voiture a klaxonné. Les pigeons se sont envolés. Palerme, comme toujours, nous ignorait.

« Tu sais ce qui me coûte le plus ? »

Elle n'a pas répondu.